

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.2.63684

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Die Rache existierte seit Jahrtausenden, ein politisches Ereignis von der Art der Französischen Revolution hatte es vorher allerdings nicht gegeben.

Das folgende Kapitel über die Gewalt in der Russischen Revolution knüpft erstaunlich wenig an die Rachethematik an. *Vengeance* scheint in Rußland eine geringere Rolle gespielt zu haben. Vielmehr stellt Mayer im russischen Kontext den Bürgerkrieg ins Zentrum seines Erklärungsansatzes. Diesen hält er sowohl in der ersten Phase der Revolution, in der die Bolschewiki den antirevolutionären Widerstand unterdrücken und durch die Gründung der Tscheka auch ein wirkungsvolles Mittel zur inneren Kriegsführung entwickeln, für bestimmend als auch in der Phase des tatsächlichen Bürgerkrieges, der in verschiedenen Momenten, so etwa nach dem Attentat auf Lenin oder nach der Niederlage Wrangels, besonders viel Blut kostete. Abgesehen davon, daß in beiden revolutionären Kontexten der Ideologie eine völlig untergeordnete Rolle zugewiesen wird, wird hier nicht der Versuch unternommen, sie systematisch miteinander zu vergleichen.

Es folgt ein langer Abschnitt, in dem sich Mayer von der Gewalt ab- und stärker deren Ursachen zuwendet. Sein Ziel ist es hier vor allem zu zeigen, daß sich hinter dem ideologisch aufgeladenen Dualismus von Revolution und Gegenrevolution Konflikte verbergen, die ihre Wurzeln in den Strukturen des Ancien Régime haben. Zunächst analysiert Mayer am Beispiel der Vendée und der Aufstände in der Ukraine Konflikte zwischen Stadt und Land. Dies ist aber, zumindest was die Vendée angeht, eine Deutung, die weit hinter dem Forschungsstand zurückbleibt. Überzeugender ist Mayers Analyse des religionsgeschichtlichen Befundes beider Revolutionen. Hier kann er zeigen, welche Rolle die »Beanspruchung des Sakralen« durch die Revolutionen für die Genese von Fundamentalkonflikten und Radikalisierung spielte. Für alle Abschnitte, in denen der französische neben den russischen Fall gestellt wird, ist jedoch festzuhalten, daß Mayer seine eingangs formulierte These, eine Gleichsetzung von Französischer und Russischer Revolution sei unmöglich, keineswegs überzeugend untermauert. Mehr und mehr gerät der Autor in den Rausch des Erzählens, die Übereinstimmungen zwischen beiden Kontexten scheinen zu überwiegen, und die eingangs formulierte Kritik gegen Furet verliert somit ein wichtiges Argument.

So nachvollziehbar Arno Mayers Ablehnung einer sich als unangreifbar gerierenden revisionistischen Orthodoxie und gegen das Comeback der Totalitarismustheorie auch sein mag, mit diesem Buch wird er der etablierten Deutung wenig anhaben. Zwar kann er durchaus überzeugend zeigen, daß Ideologie in den Konflikten der Revolution längst nicht der alles entscheidende Faktor ist, doch eine vollgültige Erklärung der revolutionären Crescendi der Gewalt gelingt ihm nicht. Denn wie, so fragt man sich, definieren sich Revolution und Konterrevolution, die Gegner im Bürgerkrieg, wenn nicht aufgrund ideologischer Zuschreibungen? Gerade die Überlagerung von Hergebrachtem mit einer neuen politischen Gedankenwelt, die Verquickung von alten Konflikten mit neuen Diskursen ist doch der faszinierende Befund der Revolutionen. Auf solch differenzierte Überlegungen läßt sich Meyer allerdings nicht ein, und so ist zu hoffen, daß die Debatte weitergeht und daß die von »The Furies« ausgehenden Impulse aufgegriffen und weiterentwickelt werden.

Daniel SCHÖNPFLUG, Berlin

Dirk RAITH (Hg.), Nina Rubinstein. Die französische Emigration nach 1789. Ein Beitrag zur Soziologie der politischen Emigration. Mit Beiträgen von Hanna PAPANEK und David KETTLER, Graz (Nausner & Nausner) 2000, 256 p. (Bibliothek Sozialwissenschaftlicher Emigranten, 6).

Voici le produit de l'extraordinaire coïncidence d'une destinée et d'un objet d'étude. Trois contributions (rédigées par Hanna Papanek, Dirk Raith et David Kettler) précèdent la

thèse de Nina Rubinstein, terminée en 1933 mais non publiée alors. Cette publication posthume est plus qu'un hommage rendu à une victime du nazisme: le livre participe réellement au débat transdisciplinaire actuel sur l'exil et l'émigration.

Le livre s'ouvre sur une biographie de Nina Rubinstein, rédigée par sa demi-sœur, Hanna Papanek, anthropologue à l'Université de Harvard. Nina Rubinstein, née en 1908 à Berlin, est la fille de mencheviks lettons et juifs non pratiquants. Son enfance se déroule à Copenhague et à Petrograd puis à Berlin à partir de 1918. La jeune fille y fréquente le milieu des mencheviks russes dans lequel son père joue un rôle influent. L'adolescente polyglotte décide à cette époque de faire du russe sa *Heimatsprache*. Elle étudie la sociologie à Heidelberg et y rédige son doctorat sous la direction de Karl Mannheim. Celui-ci doit s'enfuir avant de pouvoir lui attribuer le titre de docteur, en 1933. La même année, Nina Rubinstein émigre à Paris. Elle tente en vain de soutenir sa thèse à la Sorbonne et doit fuir, en 1940, devant l'invasion allemande. Ayant trouvé refuge aux États-Unis, elle renonce finalement à ses ambitions universitaires au profit d'une carrière de traductrice, profession qu'elle exerce à l'ONU jusqu'en 1968 et qui la conduit un temps au Mexique. Comme l'indique Hanna Papanek, Nina Rubinstein fait partie de cette génération d'émigrés qui, contrairement à leurs cadets, sont arrivés trop tard dans le pays qui les accueillait pour pouvoir y mener la carrière à laquelle ils étaient destinés d'après leur formation.

En 1989, Nina Rubinstein a accepté de revenir en Allemagne pour recevoir le titre de docteur de l'Université de Francfort/Main, à condition que celui-ci lui soit décerné à l'issue d'une véritable soutenance, devant un jury compétent, et non par complaisance, en réparation du tort subi (voir à ce sujet la contribution de David Kettler, spécialiste de Karl Mannheim). Ce vœu a été exaucé mais l'ouvrage n'a malheureusement pas trouvé d'éditeur avant le décès de Nina Rubinstein, survenu à New York en 1996.

Nina Rubinstein avait envisagé, à l'origine, de prendre pour objet d'étude l'émigration des Russes blancs, puis elle avait pensé à une comparaison entre ceux-ci et les émigrés contre-révolutionnaires français. Faute d'avoir pu entrer en contact avec ses compatriotes, elle a finalement centré ses recherches sur les émigrés français en conservant la perspective d'origine, celle d'une sociologie de l'étranger. Cette contribution à l'étude de l'émigration politique avait pour objectif d'établir une typologie des mouvements migratoires.

La thèse porte dans un premier temps sur l'élaboration d'une société des émigrés et d'une idéologie (en s'appuyant sur les principaux lieux de rassemblements européens: Coblenz, Worms, Bruxelles, Londres, Hambourg...), analyse ensuite l'apparition d'une «conscience de l'émigré» (autrement dit: comment ces «voyageurs» sont devenus des «émigrés») et présente pour finir trois types d'émigrés: le royaliste convaincu, l'intellectuel, et l'individu en voie d'assimilation (les jeunes). L'émigration contre-révolutionnaire française est définie comme une migration politique, par opposition aux migrations professionnelles et religieuses: dans le premier cas, les acteurs resteraient orientés vers leur pays d'origine, dans les deux autres au contraire, le but serait de rompre avec l'ancienne patrie. L'émigration nobiliaire contre-révolutionnaire peut en effet être considérée comme une migration politique, la Révolution française apparaissant alors comme étant à l'origine de ce phénomène moderne (Dirk Raith, p. 52). Mais les travaux de Paul-André Rosental ont montré la faible valeur heuristique d'une catégorisation qui prédétermine le comportement du migrant en fonction du motif invoqué par celui-ci pour expliquer son départ: l'attitude à l'égard du pays d'accueil traverse tous les types de migrations. Plus significative est l'absence des mencheviks dans ce travail, alors que Nina Rubinstein mentionne parfois les Russes blancs en note infra-paginale. Dirk Raith, sociologue de Graz qui interroge le rôle de Karl Mannheim et de Norbert Elias dans la gestation de la thèse, s'en explique. Si la comparaison est menée avec les Russes blancs et non avec les mencheviks, ce n'est pas à cause du profil social ou des options politiques des uns et des autres: c'est parce que les mencheviks ne se considéraient pas eux-mêmes comme des exilés, mais comme les acteurs d'un processus révolutionnaire interna-

tional. Nina Rubinstein estime que l'émigré contre-révolutionnaire, contrairement au menchevik, n'a pas d'utopie et que l'internationale nobiliaire appartient objectivement au passé. Le jugement qu'elle porte sur la noblesse française est de ce point de vue daté. Elle écrit ainsi que, dans la société française du XVIII^e siècle, une activité professionnelle était pour le second ordre inhabituel et dégradant (p. 179), ce que des études plus récentes ont démenti. De plus elle assimile trop rapidement l'émigré contre-révolutionnaire au noble. Aussi discutables soient les chiffres donnés par Donal Greer en 1951 (John Dune a entrepris de reprendre le comptage à partir des listes d'émigrés; voir aussi les décomptes régionaux, comme ceux effectués par Thomas Höpel pour la Prusse), la présence à l'étranger de membres du premier ordre et du tiers état devrait interdire l'identification de l'émigré au noble. Ce que Nina Rubinstein ne dit pas, c'est que les gentilshommes émigrés sont eux-mêmes à l'origine du mythe de l'émigré noble. Ce mythe est fondateur de leur identité, sert à légitimer leur présence à l'étranger et participe donc de cette « conscience de l'émigré » évoquée par l'auteur. La théorie selon laquelle la noblesse émigrée serait réactionnaire semble aussi devoir être nuancée. En effet, l'idéologie des émigrés nobles est fondée sur la réactivation de l'utopie guerrière, mais l'aspiration à un retour aux origines mythiques de la noblesse française est ancrée dans le présent révolutionnaire: la référence aux guerres de religion et aux croisades autorise les émigrés nobles à se présenter comme des agents de continuité face aux révolutionnaires alors qu'ils sont, en réalité, en rébellion contre l'autorité monarchique. Cette idéologie peut d'autant moins être considérée comme réactionnaire qu'elle est liée à une catégorie récurrente dans l'imaginaire révolutionnaire, celle du retour aux origines.

Nina Rubinstein, cette « enfant de l'exil » (Hanna Papanek) confrontée par ses origines juives et lettones et par son enfance nomade aux questions d'assimilation, d'isolement, d'émancipation et d'identité (Dirk Raith), a écrit sa thèse dans un esprit d'ouverture et de profonde empathie. Le discours tenu sur les émigrés nobles n'est pas celui que l'on pourrait attendre de la fille de mencheviks, peut-être parce que si elle s'est associée étroitement à ce groupe, c'était sans reprendre leur combat (Dirk Raith). Cet ouvrage aux multiples facettes se trouve enrichi par les contributions des éditeurs. Il peut se lire comme une biographie, comme le récit de formation d'une élève de Karl Mannheim, ou comme une thèse de sociologie sur l'émigration française contre-révolutionnaire. L'ensemble forme un tout dont chaque partie est en dialogue permanent avec les autres. Les éditeurs et Nina Rubinstein, dont la trajectoire est en soi une invitation à la réflexion sur l'exil, nous proposent un livre hors du commun.

Karine RANCE, Göttingen

Christian HENKE, Coblenz: Symbol für die Gegenrevolution. Die französische Emigration nach Koblenz und Kurtrier 1789–1792 und die politische Diskussion des revolutionären Frankreichs 1791–1794, Ostfildern (Thorbecke) 2000, 424 p. (Beihefte der Francia, 47).

Issu d'une thèse préparée sous la direction de Hansgeorg Molitor, cet ouvrage analyse l'usage de Coblenz comme « symbole de la Contre-Révolution ». Christian Henke a composé son livre en deux parties: la première (253 p.) décrit le rassemblement des émigrés dans cette cité de l'Électorat de Trèves; la seconde (91 p.) concerne l'instrumentalisation du terme de Coblenz dans les débats de l'Assemblée nationale. L'auteur s'interroge sur la genèse des faits qui ont contribué à faire de cet épisode un concept politique auquel il est encore fait référence de nos jours.

La première partie, intitulée « histoire de la colonie des émigrés à Coblenz », s'ouvre sur un chapitre concernant le séjour initial du comte d'Artois à Turin. Christian Henke s'attache ensuite au rassemblement de Coblenz. Cette ville devient le cœur de l'émigration contre-révolutionnaire lorsque les deux frères du roi s'y rendent, au cours de l'été 1791.